

I

LE 22 NOVEMBRE, Jacques Bénigne ne me convia pas à son anniversaire.

J'avais pourtant pris mes précautions en renonçant pour l'occasion, au détriment de mon avenir professionnel, à l'invitation de mon directeur, dans l'espoir que Jacques Bénigne me prierait de partager la sempiternelle poule au riz de son épouse. En effet, ma carrière connaissait depuis peu un regain d'intérêt inespéré après le licenciement fortuit, mais fondé selon moi, en tout cas bienvenu, d'une poignée de mes supé-

rieurs hiérarchiques. Leurs successeurs continuaient de m'avoir à la bonne, desquels par conséquent, sans façons, j'escomptais tirer certains bénéfiques en nature sans sombrer dans la compromission, ni le chantage, ni bien sûr sans m'abaisser à une quelconque planification.

De par mon éducation, je n'ai personnellement jamais eu le tempérament de gougnafier de Jacques Bénigne, dont j'aurais pu user pour lui rafraîchir la mémoire, quand je voyais défiler les jours et se rapprocher à grands pas la date de son anniversaire, sans qu'il ne fit jamais allusion à sa petite fête. Mon concours y serait pourtant de toute évidence apprécié de chacun des convives, pour la petite pointe de nonchalance qui me caractérise et qui sauve bien des soirées un peu coincées en leur procurant un goût de relativité que j'assume. À quel prix, mon Dieu, avais-je décidé de

le laisser prendre les devants? D'abord celui de l'inquiétude, comme il ne le faisait pas encore, ensuite de l'amertume, comme il ne le ferait peut-être jamais, sans compter mon travail, que je négligeais, et mon incapacité à juger valable toute forme de loisir. J'étais paralysé. Voilà tout.

Longtemps j'avais cru ne pas être digne de recevoir une confiance de qui que ce fût. Pourtant, un après-midi de déprime au cours duquel il se servait d'ailleurs généreusement de mes cigarettes, Jacques Bénigne décida de ne pas me cacher plus longtemps la précarité de sa santé en évoquant, la larme à l'œil, le peu de temps qu'il lui restait pour accomplir son œuvre. Le regard rivé sur mon demi de bière, j'évaluai la durée d'un trajet du R. E. R. qui me conduirait chez lui, en banlieue, pour son anniversaire imminent et qu'il savait, supposais-je, être le dernier. Cette année, je

serais immanquablement des siens. Je m'en réjouissais.

De porte à porte, il me faudrait bien une heure, une heure et quart.

Mais, médusé par l'annonce de sa disparition probable, je n'avais pas eu le loisir de considérer avec le détachement nécessaire chacune des choses qu'il me faudrait accomplir pour me montrer digne de l'invitation de Jacques Bénigne, et je pensais tout naturellement gagner la gare de Lyon, où je sauterais dans le premier train en direction de sa banlieue, aussitôt après mon travail. Or, sur le pont des Arts, accoudé au parapet, le regard vissé sur le fleuve duquel je le détachai au passage d'un bateau-mouche pour le poser sur Notre-Dame éclairée, m'octroyant ce recul et ne m'imaginant pas arriver chez lui avec ma serviette sans m'être dûment préparé, je me ravisai. Je devais nécessairement, dans un premier temps, passer

chez moi. De là, il me faudrait, disons, quarante-cinq, cinquante minutes, oui, pas moins, pas plus de trois bons quarts d'heure auxquels, bien entendu, je devais ajouter une bonne demi-heure de métro, entre le bureau et mon loft. Parfait. Ceci réglé, je me débarrassai de mon mégot dans la Seine. Je ne devrais pas faire ça.

La veille de l'anniversaire -- vers midi je m'étais demandé... mais non, décemment, je ne pouvais pas arriver chez lui les mains vides --, afin de ne pas être pris au dépourvu, j'allai jusqu'à sauter le déjeuner pour lui acheter à Saint-Germain un petit quelque chose, une babiole, un artifice, un accessoire. Je ne sus pas immédiatement vers quoi je m'orienterais et cela me pesait. L'horlogerie ? La parfumerie ? La maroquinerie ? Je ne m'étais pas encore fixé sur telle ou telle industrie que déjà je m'extirpais de la station Odéon.

De vitrine en vitrine, j'allais et venais, je tergiversais, interdit, à l'angle des rues de Buci, Mazarine, Dauphine, Saint-André-des-Arts. Finalement, acculé par un besoin pressant d'uriner, je me décidai, dans une boutique de la rue de l'Ancienne-Comédie, pour une magnifique cravate Hugo Boss à près de cinq cents francs. Personnellement, pensai-je, s'il était à mon intention, ce cadeau me ravirait. Hautement.

Soulagé, je me rendis au Horse café pour m'y soulager enfin.

L'urinoir collectif en fonte, au sous-sol du Horse café, était surmonté d'un miroir d'une largeur égale à celui-là, dans lequel j'appréciai notamment, et véritablement car ici l'éclairage était parfait, la qualité de mon épiderme facial qui ne comportait ni boutons ni points noirs ou rougeurs. Ma barbe comptabilisait trois jours de pousse. Je frisais le record. D'ordinaire adepte du rasage

quotidien, je reposais exceptionnellement ma peau dans la perspective du 22 où se raser serait plaisir et sensualité, révélateur d'une peau lisse, impeccable, peaufinée dès lors par un masque désincrustant, ointe enfin d'un soin anti-irritant, aux vertus hydratantes de surcroît et, puisque le cheveu une fois shampooiné serait nickel, je rangeai mon sexe et remontai commander une bière.

Ce soir-là, je me couchai tôt après avoir ciré mes bottines préférées, que je n'avais plus chaussées depuis plusieurs semaines. Je les avais mises de côté pour le 22. Une sorte de jachère en effet, pour qu'à sa petite sauterie, Jacques Bénigne se demande : les lui ai-je déjà vues aux pieds, celles-là ?

Je laisserais planer le mystère pour lequel j'ai semble-t-il un goût franchement prononcé. J'aime d'ailleurs assez qu'on me le reproche. Et sur ce point je suis comblé.